

Inhaltsverzeichnis

Commentaire sur l'épître de Saint Paul à Philémon	1
Introduction	1
HOMÉLIE PREMIÈRE.	4
HOMÉLIE II.	9
HOMÉLIE III.	17

Titel Werk: In epistulam ad Philemonem argumentum et homiliae 1-3 Autor: Chrysostomus Identifier: CPG 4439 Tag: Bibelkommentar Tag: Predigten Time: 4. Jhd.

Titel Version: Commentaire sur l'épître de Saint Paul à Philémon Sprache: französisch
Bibliographie: SAINT JEAN CHRYSOSTOME OEUVRES COMPLÈTES TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS SOUS LA DIRECTION DE M. JEANNIN, licencié ès-lettres professeur de rhétorique au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier. Bar-le-Duc, L. Guérin & Cie, éditeurs, 1864 Tome XI, p. 436-451

Commentaire sur l'épître de Saint Paul à Philémon

Introduction

AVERTISSEMENT.

Des contemporains de saint Chrysostome disaient que l'épître à Philémon était un écrit superflu composé pour un intérêt passager et pour un seul homme, Onésime. C'est avec une extrême vigueur que le saint Docteur les réfute. Il montre qu'il est très-important pour notre instruction que nous ayons non-seulement les grandes épîtres de l'apôtre, mais même la relation détaillée, de ses moindres actions. Cette épître est commentée avec un soin qu'on trouverait à peine dans ses autres ouvrages.

Quant à la question de savoir si ces trois furent homélies prononcées à Antioche ou à Constantinople, il est à peu près impossible de la résoudre, faute de données d'aucune sorte. Photius dit que les homélies prononcées à Constantinople sont moins soignées que les autres; mais c'est là, on le comprend facilement, une règle trop générale et trop vague pour être sûre et infaillible. Saint Chrysostome combat souvent les marcionites, nous l'avons vu. Ici encore, dans la dernière homélie, il rapporte un argument; qu'un homme de cette secte lui avait opposé, et il en donne une remarquable réfutation.

ARGUMENT.

Il faut d'abord dire quel est le sujet de cette épître, et quelles questions s'y rapportent. Quel en est donc le sujet? Philémon était un homme noble et distingué. Qu'il ait été distingué,

voici un fait qui le prouve, c'est que, toute sa maison était fidèle et qu'elle était même appelée une église. C'est pourquoi saint Paul écrit ces mots : « Et à l'église qui est en ta maison ». Il témoigne encore qu'on lui accordait une grande obéissance, il ajoute : « Tu as réjoui les entrailles des saints ». De plus il l'avertit, dans cette même épître, qu'il doit lui préparer un logement. Il me, semble donc pour toute sorte de raisons que sa maison était l'asile des saints. Cet homme si distingué avait un esclave du nom d'Onésime. Celui-ci, après avoir dérobé quelque chose à son maître, s'était sauvé. Son larcin nous est attesté par ces paroles : « S'il t'a fait quelque tort, ou s'il te doit quelque chose, je te le payerai ». Comme il était venu à Rome vers saint Paul, qu'il l'avait trouvé dans les fers et qu'il avait entendu son enseignement, il y reçut le baptême. Ce qui prouve qu'il ya reçu le don du baptême, ce sont ces mots : « Onésime que j'ai engendré dans mes liens ». (Philém. 2, 7, 18 ; 10.) L'apôtre écrit donc pour le recommander à son maître, afin que, pour toutes ces raisons, celui-ci ne lui fit subir aucun châtiment et qu'il le reprît comme un homme régénéré.

Mais quelques-uns prétendent qu'il était inutile d'insérer cette épître dans les saintes Ecritures, comme traitant un trop minée sujet et ne concernant qu'un seul homme. Qu'ils sachent, ceux qui font ces reproches, qu'ils sachent qu'ils se rendent eux-mêmes dignes de mille reproches. Car, non-seulement il fallait insérer une si petite lettre écrite sur un sujet si intime, mais bien plus puissions-nous trouver quelqu'un qui nous donne l'histoire des apôtres je ne dis pas sur ce qu'ils ont dit ou écrit, mais, encore sur toute leur manière de vivre; qui nous apprenne ce qu'ils ont mangé et quand ils mangeaient, quand ils sont restés dans les villes, quand ils ont voyagé, ce qu'ils ont fait chaque jour, au milieu de quels hommes ils se sont trouvés, dans quelle maison ils sont entrés; qui enfin nous raconte exactement toute leur vie dans ses moindres détails, tant toutes leurs, actions. sont pleines d'enseignements utiles pour nous ! Mais parce que beaucoup ne comprennent pas l'utilité qu'on peut retirer de là, ils se mettent à blâmer cette épître. Cependant, lorsque nous voyons seulement les lieux où ils ont vécu, où ils ont été enchaînés, bien que ces lieux soient inanimés, nous arrêtons souvent notre pensée sur eux, (137) nous nous représentons leur vertu, et ainsi nous nous sentons encouragés, nous avons plus d'ardeur. Combien donc cet effet ne serait-il pas plus grand si nous entendions rapporter leurs paroles et toutes leurs actions ! Est-ce qu'on ne s'informe pas d'un ami, pour savoir où il vit, ce qu'il fait, où il va? et cela, dites-moi, il ne faudrait pas le savoir, lorsqu'il s'agit des docteurs qui ont enseigné toute la terre ! Lorsque quelqu'un vit de la vraie vie de la foi, sa tenue, sa démarche, ses paroles, ses actions, tout en lui est utile à ceux qui en entendent parler, et il n'y a aucun inconvénient à tout savoir.

Maintenant il est bon de vous apprendre pourquoi dans cette épître il est traité d'un sujet tout domestique. Voyez donc combien d'excellents enseignements nous sont donnés par là. L'un, et le premier de tous, c'est que nous devons être diligents sur toutes choses. Si en effet saint Paul a tant de sollicitude pour un fugitif, un larron, un voleur; s'il ne craint pas, s'il ne rougit pas de le renvoyer à son maître avec tant d'éloges, il nous convient bien moins

encore d'être négligents dans des circonstances semblables. Le second enseignement, c'est qu'il ne faut pas désespérer des esclaves, même lorsqu'ils en sont arrivés à une extrême perversité. Or, si ce fugitif, ce voleur est devenu assez honnête pour que Paul voulût en faire son compagnon, et qu'il écrivît ceci : « Afin qu'il me servît à ta place », nous devons désespérer bien moins encore des hommes libres. Le troisième enseignement, c'est qu'il n'est pas bien d'enlever aux maîtres leurs esclaves. Car si l'apôtre qui avait une telle confiance en Philémon, n'a pas voulu retenir sans l'aveu de son maître, Onésime qui pouvait lui rendre tant de services dans son ministère, il nous convient bien moins encore de faire ce qu'il n'a pas fait. Plus un esclave est vertueux et plus il est bon qu'il reste esclave, qu'il reconnaisse son maître afin qu'il soit utile à tous ceux qui sont dans la maison. Pourquoi ôter la lumière de dessus le chandelier pour la mettre sous le boisseau? Plût à Dieu qu'on pût faire rentrer dans les villes tous les fugitifs ! Mais quoi, dira-t-on, et s'il devenait mauvais? — Comment? dites-le-moi, je vous prie est-ce parce qu'il est entré dans la ville ? Mais pensez-y; s'il était dehors, il serait encore pire. Car celui qui étant dans la ville devient mauvais; deviendrait bien pire, s'il était hors des murs. En effet, au dedans il est libre de toute inquiétude sur son sort, c'est son maître qui a tous les soucis; mais au dehors, les soins qu'il devrait prendre pour pourvoir à sa nourriture l'écarteraient davantage de ses devoirs les plus nécessaires, les plus spirituels. C'est même pour cela que saint Paul, leur donnant un excellent conseil, leur dit : « Es-tu appelé à la foi étant esclave, rie t'en mets point en peine, mais quand même tu pourrais être mis en liberté, fais plutôt un bon usage de ton état » (I Cor. VII, 21), c'est-à-dire continue à être esclave. Car ce qu'il y a de plus nécessaire pour lui, c'est qu'il n'entende point blasphémer le nom de Dieu, comme le dit l'apôtre en ces termes : « Que tous les serviteurs, qui sont sous le joug, sachent qu'ils doivent à leurs maîtres toute sorte d'honneurs, afin qu'on ne blasphème point le nom de Dieu et sa doctrine ». (I Tim. VI,1.) Les gentils eux-mêmes devront dire qu'un esclave peut plaire à Dieu, sinon il faudra de toute nécessité qu'on blasphème et qu'on dise : Le christianisme a été introduit dans la vie pour tout renverser; si les esclaves sont enlevés à leurs maîtres, c'est là une grande violence. Que dirai-je de plus ? L'apôtre nous enseigne encore que nous ne devons pas rougir de vivre avec des esclaves, pourvu qu'ils soient honnêtes. Si en effet saint Paul, qui l'emportait sur tous les hommes, a dit tant de bien d'Onésime, à plus forte raison devons-nous agir comme lui. Puis donc qu'il y a dans cette épître tant d'utiles enseignements, bien que nous n'ayons pas encore tout dit, quelqu'un pourra-t-il croire qu'il était superflu de la mettre au nombre des Ecritures sacrées? Un tel sentiment ne montrerait-il pas une extrême démente? Prêtons donc toute notre attention, je vous prie, à la lettre écrite par l'apôtre. Déjà elle nous a été fort utile, elle le sera plus encore, si nous l'examinons de près.

HOMÉLIE PREMIÈRE.

PAUL, PRISONNIER DE JÉSUS-CHRIST, ET LE FRÈRE TIMOTHÉE, A PHILÉMON, NOTRE BIEN-AIMÉ ET COOPÉRATEUR, ET A APPIE, NOTRE BIEN-AIMÉE, ET A ARCHIPPE, LE COMPAGNON DE NOS COMBATS, ET A L'ÉGLISE QUI EST EN TA MAISON, GRÂCE ET PAIX DE LA PART DE DIEU NOTRE PÈRE, ET DE LA PART DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. (1, 2, 3.)

Analyse.

1. Toutes les expressions employées par l'apôtre dans le préambule de cette épître sont très-propres à fléchir Philémon.

2 et 3. Le saint nous montre excellemment que nous devons pardonner à nos frères, et l'avantage qui nous revient de cette charité, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. — Combien sont durs ceux qui ne veulent pas pardonner.

1.

Cette épître a été écrite à un maître pour un esclave : dès le début saint Paul le rappelle à l'humilité ; il ne veut pas le faire rougir, mais il éteint sa colère, en s'appelant prisonnier, il l'adoucit et le force à rentrer en lui-même, et il fait que les choses de ce monde ne lui paraissent être rien. Si en effet les liens qu'on porte pour le Christ, bien loin d'être une honte, sont une gloire, l'esclavage est beaucoup moins ignominieux. S'il parle ainsi, ce n'est pas pour se glorifier, il fait une oeuvre utile, et il montre son autorité, non dans son intérêt, mais seulement pour que Philémon lui accorde plus facilement ce bienfait, que s'il disait, comme il l'a dit ailleurs : C'est pour vous que je suis chargé de ces chaînes. Dans ces dernières paroles il fait voir sa sollicitude, ici il montre son autorité. Il n'y a rien de plus grand qu'une telle gloire, c'est au point qu'il est appelé le stigmatisé de Jésus-Christ : Car, « dit-il, je porte le stigmate de Jésus-Christ ». (Gal. vi, 17.)

« Prisonnier de Jésus-Christ ». C'est en effet pour Jésus qu'il avait été lié. Qui ne serait plein de respect, qui ne serait adouci, en entendant parler des liens de Jésus-Christ? Qui ne donnerait toute son âme bien loin de refuser un seul esclave? — « Et le frère Timothée ». Il en prend un second avec lui, pour que Philémon, ébranlé par les prières de plusieurs, cède plus facilement et accorde le bienfait qu'on lui demande. — « A Philémon, notre bien-aimé et coopérateur ». S'il est son bien-aimé, il n'y a ni audace ni témérité à se confier en lui, c'est une singulière marque d'amitié. S'il est son coopérateur, il devait non-seulement recevoir une telle prière, mais même en être reconnaissant, car c'est à lui-même qu'il rendra service, puisqu'il bâtit le même édifice que saint Paul. Ainsi, dit l'apôtre, laissons de côté ma prière, il y a une autre nécessité qui te forcera à accorder ce bienfait : car si Onésime est utile à l'Evangile, et que tu sois plein de zèle pour en propager la doctrine, il ne faut déjà plus

qu'on te fasse cette demande, c'est toi-même qui dois la faire.

« Et à Appie, notre bien-aimée ». C'était sans doute l'épouse de Philémon. Voyez l'humilité de saint Paul: il s'appuie sur Timothée pour faire sa demande, et il l'adresse non-seulement au mari, mais encore à la femme et à un autre qui était sans doute un ami : « Et à Archippe, le compagnon de nos combats ». Car il ne veut pas obtenir par un ordre ce qu'il désire, et il ne s'indigne pas, si on n'obéit pas immédiatement à ses exhortations tout ce qu'un inconnu ferait pour lui, il les prie de le faire, de manière à ce qu'ils s'intéressent à sa demande. En effet il est bon qu'une prière soit non-seulement appuyée par beaucoup de gens, mais encore adressée à beaucoup de personnes, pour qu'on obtienne ce qu'on réclame. C'est pourquoi il dit: « Et à Archippe, le compagnon de nos combats ». Si tu es son compagnon d'armes, voilà une occasion dans laquelle tu dois encore lui venir en aide. Et Archippe est celui dont il est dit dans l'épître aux Colossiens : « Dites à Archippe : prends garde à l'administration que tu as reçue en Notre-Seigneur, afin que tu l'accomplisses ». (Colons. IV, 17.) Il me semble qu'il a dû être encore un de ceux qui ont été appelés à exercer le saint ministère; il s'appuie sur lui pour faire sa demande, et il l'appelle son compagnon d'armes, pour que de toute manière il lui prête son secours. — « Et à l'église qui est en ta maison ». Il ne passe pas sous silence les esclaves, car il savait que souvent les paroles (439) des serviteurs peuvent changer les sentiments d'un maître, surtout lorsqu'on demande quelque chose pour un esclave; du reste c'étaient peut-être eux qui excitaient le plus Philémon contre Onésime. Il ne veut donc pas qu'ils puissent avoir des sentiments de haine, et il daigne parler d'eux à côté de leur maître. Mais il ne veut pas non plus que le maître s'indigne. Or s'il les avait appelés par leurs noms, peut-être se serait-il indigné; s'il n'avait pas fait mention d'eux, peut-être eût-il été mécontent. Voyez-donc quelle prudence éclate dans la manière dont il en parle, lorsqu'il les juge dignes d'être mentionnés, sans cependant offenser Philémon. Le nom d'église qui leur est donné ne permet pas que les maîtres s'indignent s'ils sont comptés avec leurs esclaves. Car l'Eglise ne connaît pas la différence de l'esclave et du maître ; c'est par leurs bonnes ou leurs mauvaises actions qu'elle fait une distinction entre eux. Si donc ils forment une église, ne t'indigne pas de ce que ton esclave est nommé à côté de toi. « En Jésus-Christ il n'y a ni esclave ni libre ». (Gal. III, 28.)

« Grâce et paix ». L'apôtre rappelle à Philémon ses péchés, en le faisant souvenir de la grâce. Pense, dit-il, combien de fautes Dieu t'a remises, et comment tu as été sauvé par la grâce : imite le Seigneur. Il demande aussi pour lui la paix, et avec raison. Car nous la possédons, lorsque nous imitons le Seigneur, lorsque la grâce reste en nous. Ainsi pour cet esclave qui était sans pitié pour son compagnon de servitude, tant qu'il ne lui redemanda pas les cent deniers, la grâce de Dieu resta en lui; mais lorsqu'il les réclama, elle lui fut enlevée, et il fut lui-même livré aux bourreaux.

2.

Pensant à cet exemple, soyons miséricordieux, et pardonnons facilement à ceux qui nous offensent. Les cent deniers, dont il est parlé dans la parabole, ce sont les offenses qu'on nous fait; mais les offenses que nous faisons à Dieu seraient des milliers de talents. Vous savez, en effet, qu'on juge aussi les fautes d'après la qualité des personnes que nous offensoons. Par exemple, celui qui offense un simple citoyen, pèche, mais non pas comme celui qui insulte un prince. L'offense croît à proportion que celui qui l'a reçue est élevé en dignité. Si on offense le roi, la faute est beaucoup plus considérable encore. L'injure est la même, à la vérité, mais elle devient plus grave à cause de la dignité de la personne offensée.

Mais si celui qui blesse un roi, est livré à un supplice intolérable à cause de la considération qui s'attache à la royauté, combien de talents ne devra pas à Dieu celui qui l'aura insulté ? C'est pourquoi, quand les péchés que nous commettons contre Dieu seraient les mêmes que ceux que nous commettons contre les hommes, ils ne seront cependant pas égaux; il y aura entre eux toute la différence qu'il y a entre l'homme et la divinité.

Mais je trouve un plus grand nombre de fautes encore qui sont très-graves, non-seulement par l'excellence de celui qu'elles blessent, mais par elles-mêmes. C'est une chose horrible que je vais dire, une chose vraiment terrible : il faut la dire cependant, pour qu'ainsi les âmes soient frappées et émues : oui, je vous montrerai que nous craignons les hommes beaucoup plus que Dieu, que nous honorons les hommes beaucoup plus que Dieu ! Faites attention en effet : celui qui commet un adultère sait que Dieu le voit, et il le méprise; mais si un homme le voit, il réprime sa concupiscence. Celui qui agit ainsi, celui-là non-seulement estime les hommes plus que Dieu, non-seulement fait une injure à Dieu, mais même, ce qui est plus grave, craint ses semblables et méprise le Seigneur. Car s'il voit un mortel, il éteint la flamme de sa passion, ou plutôt est-ce bien une flamme ? non, c'est une insolence. S'il n'était pas permis d'avoir un commerce avec une femme, on aurait droit de dire que c'est une flamme, mais maintenant c'est une insolence, une débauche; voit-il des hommes, sa démente tombe aussitôt, mais il se soucie moins de lasser la longanimité de Dieu. De même cet autre qui vole a conscience de son larcin, et il essaie de tromper les hommes, il se défend contre les accusateurs, il donne une apparence spécieuse à sa défense ; mais pour Dieu qu'il ne peut pas tromper, -il n'en a nul souci, il ne le craint pas, il ne l'honore pas. Si un roi nous ordonne de ne pas mettre la main sur l'argent d'autrui, ou même de donner nos propres richesses, nous les apportons aussitôt : et quand Dieu nous ordonne de ne pas ravir, de ne pas prendre les biens des autres, nous n'obéissons pas. Ne voyez-vous pas que nous avons plus d'estime pour les hommes que pour Dieu?

Ces mots vous sont pénibles et vous blessent, dites-vous ? — Montrez donc par les faits mêmes combien ils vous sont pénibles. Fuyez (440) les péchés qu'ils désignent, car si vous

ne fuyez pas ces péchés, comment pourrai-je vous croire lorsque vous direz : Les mots nous font peur et tu nous accables? — C'est vous qui vous accablez vous-mêmes par vos fautes; moi je me contente de dire la qualité des péchés que vous commettez, et vous vous indignez n'est-ce pas déraisonnable? Plaise à Dieu que tout ce que je dis soit faux ! J'aime mieux emporter la réputation d'avoir été injurieux en ce jour, comme vous ayant fait des reproches inutiles et nullement fondés, que de vous voir de ces péchés, accusés au tribunal redoutable. — Maintenant non-seulement vous préférez les hommes à Dieu, mais même vous forcez les autres à faire comme vous : beaucoup y forcent nombre d'esclaves et de serviteurs. On contraint les uns à se marier malgré eux, les autres à rendre des services criminels pour un amour impur, pour des vols, des fraudes et des violences. Ainsi c'est double crime, et ceux mêmes qui agissent malgré eux, ne peuvent pas obtenir le pardon en donnant cette excuse. Si vous faites une mauvaise action malgré vous, pour obéir au prince, l'ordre que vous avez reçu ne vous sera pas une défense suffisante; mais votre péché devient plus grand, lorsque vous forcez aussi les autres à mal faire. Quelle grâce pourra donc être faite à un tel coupable? Si j'ai dit ces choses, ce n'est pas que je veuille vous condamner ; j'ai seulement voulu montrer combien nous sommes les débiteurs de Dieu. Car si, lors même que nous honorons Dieu autant que l'homme, nous faisons encore injure à Dieu, combien plus grande ne sera pas l'injure lorsque nous lui préférons les hommes.? Si les offenses que nous faisons aux hommes deviennent bien autrement graves lorsque nous les faisons à Dieu, combien ne sont-elles pas plus graves encore, lorsque par elles-mêmes elles sont déjà grandes et considérables ? Que chacun s'examine attentivement et il reconnaîtra qu'il fait tout pour les hommes. Nous serions bien heureux si nous faisons autant pour Dieu que pour les hommes, pour l'estime que nous attendons d'eux, pour la crainte ou le respect qu'ils nous inspirent. Puis donc que nous avons tant et de si grandes dettes, nous devons mettre la plus grande ardeur à pardonner à ceux qui nous offensent et nous trompent, et à oublier les injures. Car pour se délivrer de ses fautes, il ne faut pas de rudes travaux, de grandes dépenses, ni rien de tel, mais seulement la volonté de l'âme; il n'est pas besoin d'entreprendre un voyage, de partir pour une autre contrée, d'affronter des dangers, de supporter des fatigues, il suffit de vouloir.

3.

Comment, dites-moi, obtiendrons-nous notre pardon pour les fautes qu'il nous paraît difficile d'éviter, si nous ne faisons pas une petite chose qui a tant d'utilité et de profit, et qui n'exige aucun labeur ? Vous ne pouvez pas mépriser les richesses? Vous ne pouvez pas donner vos biens aux pauvres? Mais du moins ne pouvez-vous pas vouloir faire une bonne action ? Ne pouvez-vous pas pardonner à ceux qui vous ont offensé? Quand vous n'auriez pas tant de dettes à payer et que Dieu vous ferait seulement un précepte du pardon, ne pardonneriez-vous pas ? et maintenant que vous avez tant de comptes à rendre, vous ne

pardonnerez pas, et cela, lorsque vous savez qu'on vous demande raison des fautes que vous avez commises vous-même ! Je suppose que nous allions chez notre débiteur; celui-ci, le sachant, nous entoure de soins, nous reçoit, nous rend des honneurs et nous montre par sa libéralité les dispositions les plus bienveillantes : et cela, ce n'est pas lorsqu'il est débarrassé de sa dette, s'il agit ainsi, c'est pour nous rendre modérés dans nos réclamations : vous cependant, lorsque vous devez tant à Dieu et qu'on vous ordonne de remettre aux autres leurs péchés, pour que les vôtres vous soient remis, vous ne les remettez pas ! Pourquoi donc, je vous prie?

Hélas ! quelle bonté Dieu a pour nous ! mais nous, quelle n'est pas notre malice ! notre sommeil ! notre paresse ! Combien la vertu est facile, et combien elle nous est avantageuse ! Combien la malice coûte de fatigues ! nous cependant, nous fuyons une chose si légère pour en suivre une qui est plus lourde que le plomb. Il n'est pas besoin pour être vertueux d'avoir de la santé, des richesses, de l'argent, de la puissance, des amis, ni rien de semblable, mais il suffit de vouloir, et c'est tout. Quelqu'un vous a-t-il couvert d'injures et d'opprobres? Pensez que vous-même vous avez beaucoup de pareilles offenses à vous reprocher envers les autres, même envers Dieu, et ainsi remettez-lui sa faute et pardonnez-lui; pensez que vous dites : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs ». (Matth. VI, 13.) Pensez que si vous ne les (441) remettez pas, vous ne pouvez pas prononcer ces mots avec confiance; mais si vous les remettez, c'est une action dont vous pourrez demander qu'on vous tienne compte comme d'une dette que Dieu a envers vous, non qu'elle soit telle par sa nature, mais c'est la bonté de celui à qui nous devons tant, qui l'a rendue telle. Est-ce là de l'égalité? Comment? celui qui remet leurs dettes à ses compagnons d'esclavage obtiendra la rémission des péchés qu'il a commis envers le Seigneur ! Oui, nous jouissons d'une telle bonté, car il est riche en miséricorde et en pitié.

Mais pour vous montrer qu'en dehors même de ces considérations, en dehors de cette rémission de vos fautes, par cela seul que vous remettez aux autres leurs péchés, vous retirez vous-même de là un grand profit, voyez combien celui qui agit ainsi a d'amis et comment son éloge est dans toutes les bouches. Ne dit-on pas : C'est un honnête homme, facile à apaiser, qui n'a pas la mémoire des injures et qui est aussi vite guéri que blessé? Qu'un tel homme vienne à tomber dans quelque malheur, qui n'aura pitié de lui ? qui ne lui pardonnera ses fautes? qui ne l'exaucera, lorsqu'il demandera une faveur pour autrui? qui ne vaudra être l'ami ou le serviteur d'un homme si bon? Ah ! je vous prie, agissons ainsi en toutes choses pour cette raison, non-seulement envers nos amis et nos parents, mais même envers nos esclaves : car, dit l'apôtre : « Modérez vos menaces, sachant que le Seigneur et d'eux et de vous est au ciel ». (Ephés. VI, 9.) Si nous remettons au prochain ses offenses, les nôtres nous seront remises aussi; elles nous seront remises, si nous faisons l'aumône, si nous sommes humbles, car c'est ainsi encore que nous nous délivrons de nos péchés. En effet, si un publicain, pour avoir dit seulement : Soyez-moi propice, moi qui suis pé-

cheur » (Luc, XVIII, 13), s'est retiré justifié, combien plus facilement n'obtiendrons-nous pas une grande bienveillance, si nous sommes humbles et contrits? Confessons nos péchés, condamnons-nous nous-mêmes et nous effacerons une grande partie de nos souillures. car il y a beaucoup de voies pour se purifier. Combattons donc partout le diable. Je n'ai rien dit qui fût difficile, qui fût pénible à faire. Pardonnez à celui qui vous a offensés, ayez pitié des pauvres, humiliez votre âme, et quand vous seriez de grands pécheurs, vous pourriez avoir votre part du royaume éternel, en vous purgeant ainsi de vos fautes, en effaçant ainsi vos taches. Pussions-nous tous, lavés ici-bas de toutes les souillures de nos péchés par le moyen de la confession, obtenir là-haut les biens promis en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui partage avec le Père; la gloire, la puissance, etc.

HOMÉLIE II.

JE RENDS GRACES A MON DIEU, FAISANT TOUJOURS MENTION DE TOI DANS MES PRIÈRES; APPRENANT LA FOI QUE TU AS AU SEIGNEUR JÉSUS, ET TA CHARITÉ ENVERS TOUS LES SAINTS, AFIN QUE LA COMMUNICATION DE TA FOI MONTRE SON EFFICACE EN SE FAISANT CONNAÎTRE PAR TOUT LE BIEN QUI EST EN VOUS, PAR JÉSUS-CHRIST. (4, 5, 6, JUSQU'À 16.)

Analyse.

1. Philémon ne peut refuser à Paul la consolation qu'il lui demande, lui qui a l'habitude de consoler les cœurs de tous les fidèles. — L'apôtre de Jésus-Christ pourrait user d'autorité, mais il préfère employer la prière.

2. Philémon n'avait perdu qu'un esclave inutile, et il recouvre un frère très-utile.

3 et 4. De quelle manière un chrétien doit regarder ses serviteurs. — Ne point tirer vanité de ses bonnes oeuvres, et particulièrement des actions d'humilité : ce qui néanmoins est fort à craindre. — Considérez à fond l'humilité du Fils de Dieu. — De la bonté de Dieu à notre égard. — Il ne méprise pas le peu de bien que nous faisons.

1.

L'apôtre ne demande pas grâce pour Onésime dès le début, il ne le fait qu'après avoir admiré et loué son maître pour ses bonnes œuvres, et lui avoir donné une grande marque de son affection pour lui, en lui disant qu'il se souvient toujours de lui dans ses prières, et que beaucoup d'entre les fidèles trouvaient en lui leur rafraîchissement, et qu'il obéit, qu'il cède aux désirs de tous. C'est alors qu'il arrive enfla à demander cette grâce et (442) qu'il fait tout pour fléchir Philémon. Si les autres obtiennent ce qu'ils demandent, combien plus ne doit pas l'obtenir saint Paul ; s'il était digne d'être exaucé même en se présentant avant tous les autres, combien plus n'en était-il pas digne en venant après les autres, alors surtout qu'il

ne demande rien pour lui-même. Ensuite, comme il ne veut point paraître écrire pour un seul, de peur qu'on ne pût dire que, sans Onésime, il n'aurait pas écrit, voyez comme il donne d'autres causes à son épître, d'abord en parlant de la vertu de Philémon, ensuite en l'invitant à lui préparer un logement, « Apprenant ta charité », dit-il cela est bien plus beau et bien plus grand que s'il en avait vu lui-même les effets. Car évidemment il fallait qu'elle fût bien supérieure pour qu'elle ait été si connue, et qu'elle fût arrivée jusqu'à lui malgré la grande distance qu'il y a entre Rome et la Phrygie. C'est en effet en Phrygie que devait vivre Philémon; cela ressort, suivant moi, de ce qu'il est parlé d'Archippe; or les Colossiens sont Phrygiens, et dans l'épître qui leur est adressée, saint Paul dit: « Quand cette lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit lue aussi dans l'église des Laodicéens, et vous aussi lisez celle qui est venue de Laodicée » (Coloss. IV, 16) ; et Laodicée est une ville de Phrygie. « Je demande », dit-il, « que la communication de ta foi montre son efficace ».

Remarquez-vous qu'il donne avant de recevoir, et qu'avant de demander un bienfait, il en accorde lui-même un bien plus grand ? « Afin que la communication de ta foi ait son efficace en se faisant connaître par tout le bien qui est en vous par Jésus-Christ ». C'est-à-dire, afin que tu cultives toutes les vertus, afin que rien ne te fasse défaut. La foi en effet est efficace lorsqu'elle se révèle par les oeuvres : « La foi qui est sans les oeuvres est morte ». L'apôtre ne dit pas : ta foi, mais: « La communication de ta foi » ; par là il s'unit à lui, il montre qu'ils sont un seul corps, et c'était le meilleur moyen de le fléchir. Si tu es mon compagnon dans la foi, dit-il, tu dois l'être aussi dans les autres choses.

« Car, mon frère, nous avons une grande joie et une grande consolation de ta charité, en ce que tu as réjoui les entrailles des saints ». Il n'y a de meilleur moyen de toucher les hommes que de leur rappeler leurs bonnes actions, surtout lorsqu'on a plus de droits qu'eux au respect. Il ne dit pas: Si tu fais cela pour d'autres, à plus forte raison le dois-tu faire pour moi, mais il le laisse entendre, seulement il s'y prend par une voie plus douce : « Nous avons une grande joie », c'est-à-dire : Tu m'as inspiré de la confiance en toi par les services que tu as rendus aux autres. « Et une grande consolation », c'est-à-dire, non-seulement nous nous en réjouissons, mais même nous sommes consolés par là; car ces chrétiens, ce sont nos membres. Si donc il doit y avoir une telle concorde entre les fidèles, que ceux qui sont dans l'affliction se réjouissent par cela seul qu'ils voient les autres éprouver de la consolation, combien plus ne nous réjouissons-nous pas, si tu nous consolais nous-même? Et il ne dit point : Parce que tu obéis, parce que tu cèdes aux désirs des saints, mais: « Parce que tu as réjoui les entrailles des saints » : ce sont des expressions plus fortes et plus énergiques, on, croirait qu'il parle d'un enfant qui fait l'amour et la joie de ses parents. Cette tendresse, cette affection montre qu'il est aimé passionnément par eux.

« C'est pourquoi, bien que j'aie une grande liberté en Jésus-Christ de te commander ce qui est de ton devoir.... » Voyez comme il prend garde qu'aucune des choses qu'il disait

même par l'effet de sa grande charité, ne puisse offenser Philémon et le rebuter. C'est pour-quoi avant de dire: « De te commander n, ce qui est grave, quoique cette parole, si elle est proférée par l'amour, puisse plutôt nous rendre bienveillants, il la corrige longuement, surabondamment par ces mots : « Bien que « j'aie une grande liberté ». Par là il montre que Philémon jouit d'une grande considération auprès de lui; c'est comme s'il disait: Tu nous as inspiré une grande confiance. Ce n'est pas tout, il ajoute encore: « En Jésus-Christ », et par là il fait entendre que s'il peut lui commander, ce n'est point à cause de sa gloire ni de sa puissance dans le monde, mais en vertu de sa foi en Jésus-Christ. C'est alors qu'il écrit: « De te commander », mais cela ne le contente pas, il met encore : « Ce qui est de ton devoir », c'est-à-dire une chose qui s'accorde avec la raison. Voyez sur combien de motifs il s'appuie : Tu rends des bienfaits aux autres, dit-il, rends-m'en à moi aussi, et parce que c'est pour le Christ, et parce que c'est une chose conforme à la raison, et parce que c'est là une grâce que la charité ne refuse pas.

C'est pourquoi il ajoute: « L'amour que j'ai pour toi fait que j'aime mieux te supplier ». C'est comme s'il disait: Je sais qu'en te commandant je ne ferais pas preuve en vain d'une grande autorité, car d'autres ont déjà obtenu de toi de telles faveurs ; mais comme la chose que je te demande me tient fort au coeur, je te prie plutôt. Il montre ainsi deux choses à la fois, c'est qu'il a confiance en lui (du reste il lui a donné un ordre) et qu'il est grandement inquiet sur cette affaire, et c'est pour cela qu'il se sert de la prière . « Bien que je sois ce que je suis, savoir, Paul, le vieux Paul » .

2.

Oh ! que de raisons puissantes ! « Paul », c'est-à-dire la dignité de la personne ; « le «vieux Paul », c'est-à-dire, le respect dû à la vieillesse ; et ce qui est plus touchant encore, il ajoute : « Prisonnier de Jésus-Christ ». Qui ne recevrait avec des mains suppliantes cet athlète couronné ? En le voyant enchaîné pour Jésus-Christ, qui ne lui accorderait. mille faveurs ? Bien qu'il ait d'avance adouci l'âme de Philémon par tant de raisons, il ne prononce pas encore le nom d'Onésime, mais même après de telles sollicitations , il diffère encore. Vous savez en effet quelle est la colère des maîtres contre leurs esclaves fugitifs, et surtout comment elle grandit même chez les plus doux, lorsque cette fuite a été précédée d'un vol. C'est cette colère qu'il a essayé de calmer par tout ce que nous avons vu. Après lui avoir d'abord persuadé qu'il devait être prêt à lui céder en toutes choses, et avoir préparé son âme à toute obéissance, alors il montre ce qu'il demande et il dit. « Je te prie », et cela est élogieux pour lui, « je te prie pour mon fils que j'ai engendré dans mes liens ».

Ces liens ont encore une grande puissance pour supplier. C'est ici enfin que paraît le nom d'Onésime. Car il n'a pas seulement éteint la colère, il a encore fait naître la joie dans le coeur de Philémon. Je ne l'appellerais pas mon fils, semble-t-il dire, s'il ne m'était grandement utile.

Je l'appelle du même nom que j'ai donné à Timothée. De plus, en même temps qu'il montre son amour, il tire du temps où il l'a engendré une grande exhortation. « Je l'ai engendré dans mes liens », dit-il; c'est afin que par cela même il mérite d'être tenu en haute estime puisqu'il a été engendré au milieu des combats de l'apôtre, au milieu des épreuves qu'il a soutenues pour le Christ. — « Onésime qui t'a été autrefois inutile ». Voyez quelle est sa prudence, comment il reconnaît la faute de l'esclave, et par ce moyen apaise la colère du maître. Je sais, dit-il, qu'il t'a été inutile, « mais maintenant il est bien utile et à toi et à moi ». Il ne dit pas : Mais maintenant il te sera utile, car celui-ci pourrait le nier ; mais il se met lui-même en cause pour rendre dignes de foi les espérances qu'il donne, et il dit: « Mais maintenant il est bien utile et à toi et à moi ». S'il est utile à Paul qui exige une telle diligence, il le sera bien davantage à son maître.

« Et lequel je te renvoie » : c'est encore un moyen d'éteindre sa colère que de le lui livrer. En effet, si J'es maîtres s'irritent, c'est surtout lorsqu'on leur demande grâce pour de ses claves qui ne sont pas rentrés chez eux: ainsi de cette manière il l'adoucit davantage. « Reçois-le » : il ne se contente pas de l'appeler simplement par son nom, il ajoute des paroles persuasives plus tendres encore que le nom de fils. Il a dit: « Mon fils » ; il a dit : « Que j'ai engendré » ; c'était surtout pour montrer combien il était naturel qu'il l'aimât, puisqu'il l'avait engendré au milieu des épreuves. Car que notre amour soit surtout très-ardent pour les enfants que nous avons eus dans le malheur, c'est ce qui est manifeste, lorsque nous avons échappé aux dangers, au milieu desquels nous les avons engendrés. C'est ce qu'on voit dans l'Ecriture : « Malheur à Icabod », t' est-il dit ; et ailleurs, lorsque Rachel appelle Benjamin, elle dit: a Benjamin le fils de ma douleur ». — « Reçois-le donc comme mes propres entrailles ». Il montre ainsi toute la grandeur de son amour. Il ne dit pas : Recouvre-le; il ne dit pas : Ne t'irrite point ; mais : « Reçois-le », c'est-à-dire, il est digne, non de pardon, mais d'honneur. Pourquoi? C'est qu'il est devenu le fils de saint Paul.

« Je voulais le retenir auprès de moi, afin qu'il me servît à ta place dans les liens de l'Evangile ». Voyez-vous après combien de préparations il nous le fait paraître ici comme devant être honoré dans la maison de son maître ? Voyez encore de quelle sagesse l'apôtre fait preuve en ce moment. Voyez comme il dit. tout ce à quoi Philémon est tenu envers lui, et combien il l'honore. Tu as trouvé, dit-il, à m'aider comme tu le devais dans mes fonctions par le moyen de ton esclave. Ici il (444) montre qu'il a eu plus de sollicitude polir le maître que pour le serviteur, puisqu'il lui accorde tant de respect. « Mais je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que ce ne fût point comme par contrainte, mais volontairement que tu me fisses le bien que je te propose ». Ce qui adoucit le plus celui à qui on fait une prière, c'est de lui dire qu'on pense à une chose très-utile en soi, mais cependant qu'on n'en veut rien faire sans consentement. De là il résulte deux avantages, c'est que l'un y trouve son profit, et que l'autre est plus sûr de réussir. Remarquez encore que l'apôtre ne dit pas Afin que ce

ne fût point par contrainte, mais « Comme par contrainte ». Je savais, semble-t-il dire, que quand tu n'aurais pas été prévenu d'avance, tu ne te serais pas indigné en apprenant tout à coup ce dont il s'agit : j'ai mieux aimé toutefois user d'une préparation même surabondante « afin que ce ne fût point comme par contrainte ».

« Car peut-être a-t-il été séparé de toi pour un temps afin que tu le recouvres pour toujours ». Il a en raison de dire : « Peut-être », afin que le maître cédât plus facilement. En effet, s'il dit : « Peut-être », c'est parce que la fuite d'Onésime a eu pour cause l'indocilité et la perversité de son caractère, et non pas une juste détermination. Mais il ne dit pas qu'il a fui, il dit « qu'il a été séparé »; il se sert d'une expression adoucie. Encore ne dit-il pas: Il s'est séparé, mais: « Il a été séparé », comme s'il n'avait pas le dessein de s'éloigner pour telle ou telle cause. C'est ainsi que parle Joseph pour défendre ses frères : « Car Dieu m'a envoyé ici », c'est-à-dire, il a fait tourner à bien leur méchanceté. « Il a été séparé pour un temps » : ainsi il réduit le temps, il confesse la faute, et il attribue tout à la divine Providence. « Afin que tu le recouvres « pour toujours », c'est-à-dire, afin que tu le recouvres non-seulement dans cette vie, mais dans l'autre, non plus comme un esclave, mais comme étant au-dessus d'un esclave, puisque, tout en restant esclave, il aura pour toi plus d'amour qu'un frère. Ainsi il tire parti et de la supputation du temps et de la dignité d'Onésime, car, dit-il, par la suite il ne s'enfuira plus : « Afin que tu le recouvres pour toujours », vous le voyez : « Que tu le recouvres », et non pas : Que tu le reçoives. « Non plus comme un esclave, mais comme étant au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé principalement de moi ». Tu avais perdu un esclave pour un temps, tu trouves un frère pour toujours, et un frère qui n'est pas seulement le tien, mais encore le mien. Cela a encore une grande force. S'il est mon frère, dit-il, tu ne rougiras point de le reconnaître toi-même pour ton frère. Ainsi en l'appelant son fils, il a montré l'amour qu'il lui portait; en l'appelant son frère, il prouve sa bienveillance et témoigne qu'il le regarde comme son égal.

3.

Toutes ces choses n'ont pas été écrites sans motif; l'apôtre veut que nous, maîtres, nous ne désespérions pas de nos esclaves, que nous ne sévissions pas avec violence contre eux, mais que nous apprenions à leur pardonner leurs fautes ; il veut que nous ne soyons pas toujours durs, et que nous ne rougissions pas à cause de leur condition, de les accepter en toutes choses comme nos compagnons, s'ils sont vertueux. Paul n'a pas rougi d'appeler Onésime ses entrailles, son frère et son frère chéri, et nous, nous rougirions ! Mais qu'ai-je besoin de parler de Paul? Le Maître de Paul ne rougit pas d'appeler nos esclaves ses frères, et nous, nous rougirions! Voyez comme le Seigneur nous honore : nos esclaves, il les appelle ses frères, ses amis, ses cohéritiers: voilà jusqu'où il est descendu. Que pouvons-nous donc faire, polir qu'on puisse dire que nous avons tout fait? Rien, absolument rien: car à quelque degré d'humilité que nous soyons parvenus, nous avons toujours à gagner plus que nous

n'avons acquis. Faites attention en effet : tout ce que vous pouvez, faire , vous le faites pour des compagnons d'esclavage; mais ce que votre Maître a fait, il l'a fait pour vos esclaves.

Ecoutez et tremblez : que jamais l'humilité ne vous inspire des sentiments d'orgueil. Ces paroles peut-être vous font rire : quoi ! l'humilité nous rend orgueilleux ! — Ne vous en étonnez pas: elle enorgueillit, à moins qu'elle ne soit sans fard. Comment et de quelle manière ? C'est lorsque par l'humilité nous recherchons les louanges des hommes et non celles de Dieu ; c'est quand nous sommes humbles pour qu'on nous loue et que nous ayons une haute idée de nous-mêmes : cela en effet vient du diable. Il y a des hommes qui, par cela même qu'ils recherchent une gloire qui ne soit pas vaine, aiment la fausse gloire; et de même il y en a qui, au moment (445) où ils s'humilient, s'enorgueillissent parce qu'ils ont des sentiments de fierté. Par exemple, il vous vient un de vos frères ou même de vos esclaves, vous le recevez, vous lui lavez les pieds, et aussitôt pleins d'orgueil, nous avons fait, dites-vous, ce que personne ne fait, nous avons rempli un devoir d'humilité. Mais comment donc pourrait-on rester humble? Qu'on se souvienne du précepte de Jésus-Christ : « Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous sont commandées, dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles » . (Luc, XVII,10.) Ecoutez encore l'apôtre, qui a été le précepteur de tout le genre humain : « Pour moi »; dit-il, « je ne me persuade pas d'avoir atteint le but ». (Philipp. III, 13.) Celui qui a la ferme croyance que, quoi qu'il ait fait, il n'a rien fait de remarquable, celui qui ne pense jamais qu'il soit arrivé au but, celui-là seul peut être humble de coeur. L'humilité a enorgueilli beaucoup de personnes : ne souffrons pas qu'elle produise le même effet sur nous. Vous avez montré de l'humilité dans telle circonstance? Ne vous en faites pas gloire, sinon vous perdrez tout le fruit de votre action. Tel était le pharisien : il se glorifiait de donner aux pauvres la dîme de ses biens, et il la donnait en pure perte. Il n'en fut pas de même du publicain. Ecoutez saint Paul : il dit encore : « Je ne me sens coupable de rien, mais pour cela je ne suis pas, justifié », (I Cor. IV, 4.) Voyez-vous comment, bien loin de se surfaire, il se rabaisse et s'humilie de toutes les manières, et cela, lorsqu'il, avait atteint le faite de la vertu ?

Et ces trois jeunes gens, qui étaient environnés de flammes au milieu de, la fournaise, que disaient-ils? « Nous avons péché et nous avons partagé l'iniquité de nos pères ». (Dan. III, 29.) C'est là ce qu'on peut appeler avoir un coeur contrit. Aussi pouvaient-ils dire : « Mais que la contrition de notre coeur et l'humilité de notre esprit nous fassent trouver grâce ». Ainsi, après avoir été jetés: dans la fournaise, ils se montrèrent humbles: et même plus humbles qu'avant. Car lorsqu'ils eurent vu le miracle qui s'accomplit en leur faveur, la pensée qu'ils étaient indignes d'être sauvés, les conduisit à l'humilité. N'est-ce pas, en effet, lorsque nous avons la persuasion d'avoir reçu, de grands bienfaits, sans les; mériter, que nous nous sentons le plus contristés? Et cependant quel bienfait ont-ils reçu dont ils fussent indignes? Ils se sont livrés eux-mêmes pour être jetés dans la fournaise, ils ont été emmenés captifs à Babylone pour les péchés des autres, car pour eux ils étaient encore très-

jeunes, et toutefois ils ne murmuraient pas, ils ne s'irritaient pas, ils ne disaient pas : Quel avantage avons-nous donc à servir le Seigneur? A quoi nous q-t-il servi de l'adorer? Celui-ci est impie, et il a été tait notre maître. Nous sommes châtiés par un idolâtre au milieu d'idolâtres; nous. avons été emmenés en captivité; nous avons perdu notre patrie, notre liberté, tous les biens dg nos pères; nous avons été faits prisonniers et esclaves, et nous servons, un roi barbare, Ils n'ont rien dit de semblable, et que disent-ils donc? « Nous avons péché, nous avons vécu dans l'iniquité ». Ensuite, lorsqu'ils prient, ce n'est pas pour eux, c'est pour les autres. « Tu nous as livrés, » disent-ils, « à un roi très-cruel et très-méchant ». Voyez encore Daniel; jeté dans la fosse aux lions, il dit: « Dieu s'est souvenu de moi ». (Dan, XIV, 37,) Comment ne s'en serait-il pas souvenu, ô Daniel, puisque tu l'as glorifié devant le roi en disant : « Ce secret m'a été révélé, non point par quelque sagesse qui soit en moi? » (Dan. II, 30.) Aussi lorsque tu étais jeté dans la fosse aux lions pour n'avoir pas voulu obéir à un ordre impie, comment ne se serait-il pas souvenu de toi? Il s'en est souvenu en effet, et pour cela même. N'as-tu donc pas été livré aux lions à cause de lui ? — C'est vrai, dit-il, mais j'ai, de grandes dettes envers le Seigneur.

Si Daniel parle ainsi après avoir fait preuve de tant de vertu,, nous autres, que dirons-nous donc? Mais écoutez encore David: « Que s'il tue dit : Je ne prends point de plaisir en toi; me voici, qu'il fasse de moi ce qu'il lui semblera bon » (II Rois, XV, 25); et cependant il aurait pu rapporter mille bonnes actions qu'il avait faites. Héli dit aussi : « C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon ».. (I Rois, I , III, 18.)

4.

Les esclaves de Dieu doivent montrer lent. sagesse en s'en rapportant à lui pour toutes, choses, non-seulement lorsqu'ils reçoivent; des bienfaits, mais même au milieu des châtiments et des supplices. En effet,, nous permettons aux maures de frapper leurs serviteurs, car nous savons qu'ils les épargneront, puisqu'ils leur appartiennent : ne serait-il donc pas absurde de croire quo Dieu nous (446) châtie sans nous épargner? Ecoutez saint Paul: « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur ». (Rom. XIV, 8.) Il ne veut pas, dit-il, diminuer ses richesses, il sait comment il punit, et ceux qu'il châtie, ce sont ses propres esclaves. Personne ne nous épargne plus que celui qui, lorsque nous n'étions pas encore, nous a fait sortir du néant, qui nous envoie les rayons du soleil, qui nous accorde la pluie, qui inspire notre âme, et qui nous a donné son Fils pour nous racheter.

Voilà ce que je voulais dire, et si j'ai dit toutes ces choses, c'est pour que nous soyons humbles comme il le faut, modérés comme il le faut, et que nous ne trouvions pas dans cette conduite une occasion de nous enorgueillir. Tu es humble et plus humble que tous les hommes. Que ce ne soit pas un motif pour te glorifier toi-même et pour accuser les autres, sinon toute ta gloire s'évanouira. Pourquoi dois-tu être humble? C'est pour éviter

l'insolence, mais si ton humilité t'y fait tomber, il eût mieux valu n'être pas humble. Voici en effet ce que dit l'apôtre : « Le péché m'a causé la mort par le bien, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement péchant ». (Rom. VII, 13.) Que s'il te vient la pensée de t'admirer toi-même pour ton humilité, pense, jusqu'où Jésus a poussé cette vertu, et tu ne t'admireras pas plus longtemps, tu ne te donneras plus d'éloges, tu te riras de toi-même comme d'un homme qui n'est encore arrivé à rien. Persuade-toi bien que tu es son débiteur en toutes choses; et quoi que tu fasses, rappelle-toi cette parabole : « Quel est celui d'entre vous qui, ayant un serviteur, lui dise incontinent : Avance-toi et mets-toi à table; et qui plutôt ne lui dise : Reste là, et prépare-moi d'abord à souper? » (Luc, XVII, 7.) Sommes-nous reconnaissants à nos esclaves de ce qu'ils nous servent? Nullement. Pour Dieu au contraire, il nous sait gré non pas de ce que nous le servons, mais de ce que nous faisons ce qui nous est utile. Néanmoins n'agissons pas avec l'idée qu'il nous sait gré de nos vertus, et comme si nous voulions qu'il nous en sût gré encore davantage, croyons que nous acquittons une dette; car c'est bien en effet une dette, et tout ce que nous faisons nous le devons. Voilà des esclaves que nous avons achetés à prix d'argent; nous voulons qu'ils vivent toujours pour nous, et que, tout ce qu'ils ont, ils l'aient pour nous : mais celui qui, lorsque nous n'étions pas, nous a tirés du néant, celui qui nous a rachetés de son sang précieux, n'a-t-il pas bien plus de droits à exiger de nous la même chose? Il a donné pour nous un prix qu'un père ne consentirait pas à donner même pour son fils : il a répandu son propre sang. Aussi quand nous aurions des milliers de vies à lui donner en retour, les choses seraient-elles égales? Nullement. Pourquoi ? Parce qu'il a agi ainsi sans nous rien devoir, parce que tous ses bienfaits sont un pur effet de sa grâce, tandis que nous, au contraire, nous sommes déjà ses débiteurs. Il était Dieu et s'est fait esclave, il était immortel et il s'est soumis à la mort en s'incarnant; mais nous, quand nous ne lui abandonnerions pas notre vie, la loi de la nature ne nous en forcerait pas moins à l'abandonner un jour : quelques moments après nous la quitterions malgré nous. Je ferai le même raisonnement pour les richesses : quand nous ne les donnerions pas en son nom, la nécessité et la mort nous contraindraient bientôt à les rendre. Il en est de même encore pour l'humilité : quand nous ne nous humilierions pas pour lui, les afflictions, les malheurs, les ordres des tyrans nous humilieraient assez.

Voyez-vous combien grande est la grâce qu'il nous a faite? Il ne dit pas: Que font donc de si grand ces martyrs? Quand ils ne mourraient pas pour moi, ils n'en mourraient pas moins bientôt. Non, mais il leur sait grand gré de vouloir bien quitter de leur propre mouvement cette vie, que la loi de la nature leur enlèverait ensuite malgré eux. Il ne dit pas: Que font donc de si grand ceux qui donnent toute leur fortune en aumônes? malgré eux il faudra bien qu'ils les quittent. Non, mais il leur sait grand gré de cela, et il ne rougit pas d'avouer devant tout le monde, que lui, le Seigneur, il a été nourri par des esclaves. En effet, c'est la gloire du maître que d'avoir des esclaves reconnaissants ; c'est la gloire du maître que d'être ainsi aimé de ses esclaves; c'est la gloire du maître que de pouvoir se servir de leurs biens comme

des siens; c'est la gloire du maître que de ne pas rougir d'avouer publiquement qu'il en est ainsi. Que cette immense charité du Christ nous inspire donc le plus grand respect et le plus ardent amour, Si humble, si nul que soit un homme, du (447) moment que nous savons qu'il nous aime, nous nous embrasons d'une belle flamme pour lui, et nous en faisons le plus grand cas. Ainsi nous l'aimerons, et lorsque notre Maître suprême nous porte tant d'amour, nous restons froids ! Ne soyons pas, je vous en prie, ne soyons pas aussi insouciant, lorsqu'il s'agit du salut de nos âmes. Aimons-le de toutes nos forces, et pour l'amour de lui donnons tout, la vie, la fortune, la gloire avec joie, avec plaisir, avec ardeur, comme si ce n'était pas à lui, mais à nous que nous les offrons. Telle est en effet la loi de l'amour. Les amants croient qu'on leur accorde toutes les faveurs, lorsqu'ils peuvent souffrir pour ceux qu'ils aiment. Ayons donc aussi ces sentiments à l'égard de notre souverain Maître, afin que nous ayons notre part des biens éternels en Jésus-Christ Notre-Seigneur qui partage la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE III.

SI DONC TU ME TIENS POUR TON COMPAGNON, REÇOIS-LE COMME MOI-MÊME. QUE S'IL T'A FAIT QUELQUE TORT, OU S'IL TE DOIT QUELQUE CHOSE, METS-LE-MOI EN COMPTE : MOI, PAUL, J'AI ÉCRIT CECI DE MA PROPRE MAIN, JE TE LE PAYERAI, POUR NE PAS TE DIRE QUE TU TE DOIS TOI-MÊME À MOI. (17, 18, 19, ETC.)

Analyse.

1. Si Onésime a fait quelque tort à son maître, je me porte caution pour lui, dit gracieusement saint Paul.

2. De la miséricorde de Dieu, qui est inséparable de sa justice. — Que Dieu, dans sa bonté, nous fait des menaces pour nous retenir. — Mais si nous regardons ces menaces comme de simples paroles, nous en éprouverons la vérité.

1.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour persuader que de ne pas demander tout à la fois. Voyez en effet après quels éloges, après quelle longue préparation l'apôtre ose enfin écrire ces paroles. Après avoir dit : C'est mon fils, mon compagnon dans les liens de l'Évangile, mes entrailles, reçois-le comme un frère, regarde-le comme un frère, il ajoute ici : « Comme moi-même ». Et Paul n'en rougit pas. Celui en effet qui ne rougit pas d'être appelé l'esclave des fidèles, et qui même se reconnaît hautement pour tel, peut à bien plus forte raison ne pas redouter d'écrire ces mots. Maintenant que dit-il? le voici : Si tu as les mêmes sentiments que moi, si tu poursuis le même but, si tu crois à mon amitié, reçois-le comme moi-même.

« Que s'il t'a fait quelque tort » : voyez dans quel endroit de l'épître et dans quel moment il lui parle du tort qui lui a été fait; c'est tout à fait à la fin, et après avoir déjà parlé longtemps d'Onésime. Comme ce sont surtout. les pertes d'argent qui sont les plus sensibles aux hommes, pour que Philémon ne puisse pas se plaindre à ce sujet (et il est probable en effet que ce qu'on lui avait dérobé était déjà dépensé), l'apôtre place ici ces mots « Que s'il t'a fait quelque tort ». Il ne dit pas « S'il t'a volé »; quoi donc ? « S'il t'a fait quelque tort ». Ainsi il avoue la faute, non toutefois comme une faute d'esclave, mais comme la faute d'un ami envers un ami, en se servant plutôt du mot « tort » que du mot « vol ». « Mets-le-moi en compte », c'est-à-dire, regarde cela comme une dette que je contracte envers toi, « je te le payerai ». Il dit même avec une grâce spirituelle : « Moi, Paul, j'ai écrit ceci de ma propre main ». Cela est tout à la fois persuasif et gracieux : si Paul ne se refuse pas à donner caution pour Onésime, Philémon ne se refusera pas à le recevoir. Par ce moyen il agit puissamment sur l'âme du maître, et il délivre l'esclave de toute perturbation. « De ma propre main », dit-il : il n'y a rien de plus tendre que ces entrailles de père, rien de plus inquiet, rien de plus zélé. Voyez de quelle sollicitude il est plein pour un seul homme: « Pour ne pas te dire que tu te dois toi-même à moi ». Comme il eût paru faire injure à celui qu'il priait, s'il n'avait pas osé le supplier pour un vol, et s'il avait désespéré de réussir, il lui adresse, pour éviter (448) cela, ces paroles adoucies : « Pour ne pas te dire que tu te dois toi-même à moi ». Il ne dit pas seulement : Tes biens, mais: « Toi-même ». S'il parle ainsi, c'est un effet de son affection, il se conforme aux lois de l'amitié, il indique qu'il a en Philémon une grande confiance. Voyez-vous comme partout il prend soin et de montrer une grande sollicitude pour Onésime dans ses demandes, et d'empêcher que cela ne paraisse une marque de défiance pour Philémon?

« Oui, mon frère ». Que faut-il entendre par ces mots : « Oui, mon frère? » Reçois-le dit-il, car c'est là ce qu'il faut sous-entendre. Il laisse ici de côté le gracieux pour revenir à son sujet, aux choses sérieuses. Du reste , ce qu'il vient de dire est sérieux aussi, car tout ce qui sort de la bouche; des saints est sérieux bien que de temps en temps ils puissent employer les grâces du discours. « Oui, mon frère, que je reçoive ce plaisir de toi en Notre-Seigneur ; réjouis mes entrailles en Notre-Seigneur » : c'est-à-dire accorde la grâce que je te demande, non pas à moi, mais au Seigneur. Par « mes entrailles », il veut dire : Les entrailles de père que j'ai pour toi. Quel rocher ne se laisserait fléchir par ces paroles? Quel monstre ne se laisserait adoucir par elles, et ne se préparerait à recevoir Onésime avec une véritable tendresse? Après lui avoir reconnu de si grandes vertus, il ne craint pas de s'excuser une seconde fois. Il ne lui dit pas simplement de l'excuser, il ne le lui commande pas, il ne montre pas de présomption, il s'exprime ainsi : « Je t'ai écrit, étant persuadé de ton obéissance ». Ce qu'il avait dit au début : « Bien que j'aie une grande liberté en Jésus-Christ de te commander », il le répète ici au moment de sceller sa lettre. — « Et sachant que tu feras même. plus que je ne te dis » : c'est encore un moyen de l'exciter que de lui dire cela. Car n'eût il pas fait plus,

au moins il aurait eu honte de ne pas faire autant qu'il lui était demandé, lorsque saint Paul avait de lui cette idée qu'il ferait plus qu'il ne lui disait.

« Mais aussi en même temps prépare moi un logement, car j'espère que je vous serai donné par vos prières ». Ces paroles montrent une grande confiance, mais c'était bien plus encore dans l'intérêt d'Onésime qu'il parlait ainsi; il voulait que ses maîtres ne fussent pas négligents et que sachant qu'à son retour il connaîtrait parfaitement l'état des choses, ils perdissent tout souvenir du tort qui leur avait été fait, et se montrassent plus bienveillants. C'était une grande grâce, un grand honneur que d'avoir Paul chez toi, et Paul à un tel âge, et Paul après sa sortie de prison ! D'autre part nous avons un témoignage de l'amour que cette maison lui portait, car l'apôtre dit qu'ils priaient pour lui, et il accorde un grand prix à leurs prières. En effet, bien que je sois environné de dangers, dit-il, vous me verrez, si vous priez.

« Epaphras qui est prisonnier avec moi en Jésus-Christ, te salue » : il avait été envoyé chez les Colossiens, et c'est une nouvelle preuve que Philémon était de ce pays. Il l'appelle son compagnon de captivité et montre par là qu'il, était dans une grande affliction; de sorte que quand il ne l'aurait pas écouté par amour pour lui-même, il aurait dû le faire par affection pour celui-ci. Car celui qui est dans l'affliction et qui néglige ses propres intérêts pour s'occuper de ceux des autres, doit être écouté.

2.

En outre, c'est encore un moyen de l'exhorter; en effet si l'un de ses concitoyens est devenu le compagnon de l'apôtre dans ses fers et dans ses tourments, comment Philémon refuserait-il d'accorder à son esclave la grâce qu'on lui demande ?

Saint Paul ajoute : « Prisonnier avec moi en Jésus-Christ », c'est-à-dire, pour Jésus-Christ. « Ainsi que Marc, et Aristarque, et Démas, et Luc mes aides et mes compagnons ». Pourquoi parle-t-il de Luc en dernier lieu, lorsqu'il dit ailleurs : « Luc est seul avec moi ? » Et Démas, dit-il, est un de ceux qui m'ont abandonné et qui ont aimé le présent siècle. (II Tim. IV, 11, 9.) Bien que ces phrases soient d'une autre épître, il ne faut pas les laisser passer sans discussion, ni les entendre sans attention. Comment peut-il dire que celui qui l'a abandonné salue Philémon ? Car « pour Eraste », dit-il, « il est resté à Corinthe ». (II Tim. IV, 20.) Il ajoute Epaphras parce qu'il était connu de Philémon et qu'il était de la même ville, et Marc, à cause de son grand mérite : mais pourquoi met-il aussi Démas ? Peut-être qu'il se relâcha lorsqu'il vit autour de lui mille dangers, et c'est ainsi que Luc qui était le dernier serait devenu le premier. Il salue Philémon de leur part pour l'exhorter avec plus de force à l'obéissance, et il les appelle ses coopérateurs pour le forcer par ce (449) moyen à prêter toute son attention à la demande qui lui est faite. « La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec ton esprit. Ainsi soit-il ».

C'est une prière qui termine cette lettre; or la prière est un grand bien, un bien salubre, un bien qui garde nos âmes. C'est un grand bien, mais lorsque nos actions sont dignes de la prière, lorsque nous ne nous rendons pas nous-mêmes indignes d'elle. Lors donc que tu auras été trouver un prêtre et qu'il t'aura dit : Mon fils, Dieu aura pitié de toi, ne mets pas ta confiance dans cette parole seulement, mais applique-toi aux oeuvres, rends-toi digne de la miséricorde de Dieu. Dieu te bénira, mon fils, si par tes actions tu mérites d'être béni; il te bénira, si tu as de la compassion pour ton prochain, car ce que nous voulons obtenir de Dieu, nous devons d'abord l'accorder à autrui, mais si nous en privons les autres, comment voulons-nous l'obtenir ? « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils trouveront miséricorde ». (Matth. V, 7.) Si en effet il y a des hommes qui ont pitié des infortunés, Dieu aura plus de miséricorde encore pour eux-mêmes; mais il n'en sera pas ainsi pour ceux qui n'auront pas eu pitié. « Car le jugement sera sans miséricorde pour ceux qui n'auront pas été miséricordieux ». (Jac. XI, 15.) C'est une bonne chose que la miséricorde : pourquoi donc ne l'accordes-tu pas aux autres? Veux-tu qu'on te pardonne lorsque tu as fait une faute? Pourquoi donc ne pardonnes-tu pas à celui qui a péché? Quoi ! tu t'approches de Dieu pour lui demander le royaume des cieux, et toi, lorsqu'on te demande de l'argent, tu n'en donnes pas ! Si donc nous n'obtenons pas miséricorde, c'est parce que nous ne sommes pas miséricordieux.

Pourquoi? diras-tu : car ce serait un effet de la miséricorde de Dieu que d'avoir pitié de ceux mêmes qui sont sans pitié. Ainsi celui qui montre de la bienveillance à un homme cruel, farouche, qui a causé mille maux au prochain, celui-là pourrait être appelé miséricordieux? - Pourquoi non, dis-tu? est-ce que le baptême ne nous sauve pas malgré les mille fautes que nous avons commises ? — Nous en avons été délivrés, oui, mais ce n'est pas pour que nous recommencions à pécher, c'est pour que nous ne péchions plus : « Si nous sommes morts au péché, comment y a vivrons-nous encore ? Quoi donc ! pécherons-nous parce que nous ne sommes point sous la loi, mais sous la grâce ? A Dieu ne plaise ! » (Rom. VI, 2, 15.) Le baptême t'a délivré de tes fautes, mais c'est pour que tu ne retombes plus dans le même péché. Ainsi les médecins qui soignent la fièvre, nous délivrent de son ardeur brûlante, non pas afin que nous abusions de nos forces pour retomber dans le mal et le désordre (car il vaudrait mieux rester malade que de ne sortir de maladie que pour y retomber d'une manière plus fâcheuse), mais afin que, connaissant par expérience notre faiblesse, nous prenions plus de soin de notre santé, et que nous fassions tout ce qui peut lui être utile.

Où est donc, diras-tu, la bonté de Dieu, s'il ne veut pas sauver les méchants? — Ce que j'ai entendu souvent dire par bien des bouches, c'est que Dieu est bon, et il nous sauvera tous sans exception. Mais pour que nous ne nous trompions pas nous-mêmes inconsidérément, je vais tenir une promesse que je me rappelle vous avoir faite à ce propos, et débattre aujourd'hui même cette question devant vous. Il n'y a pas longtemps je vous ai parlé de

l'enfer, et je me suis réservé de vous parler une autrefois de la clémence de Dieu : voici le moment opportun pour tenir une promesse.

Que l'enfer soit éternel, c'est, je crois, ce que nous avons sans doute suffisamment démontré par l'exemple du déluge et des maux qui ont frappé les premiers hommes : nous disions qu'il n'était pas possible que le Dieu qui a montré alors cette rigueur, laissât impunis les coupables qui vivent en ce moment. Car s'il a infligé ces châtements à ceux qui ont péché sous la loi, il ne laissera pas sans punition ceux qui, sous le règne de la grâce, ont commis des fautes bien plus grandes encore. Nous nous demandions donc comment sa bonté, comment sa clémence s'accorde avec les châtements qu'il inflige; et nous avons remis ce point à un autre jour, pour ne pas fatiguer vos oreilles par la longueur de notre discours.

3.

Payons aujourd'hui notre dette et montrons comment Dieu est bon lors même qu'il punit. Ce discours pourrait encore nous être utile pour réfuter les hérétiques : prêtons-y donc toute notre attention.

Dieu nous a créés sans avoir aucunement besoin de nos services . qu'il n'en ait nul besoin, c'est ce qu'il a montré en nous créant si tard ; car s'il eût eu besoin de nous, il nous (450) aurait créés longtemps auparavant. Mais s'il était tout lui-même sans nous, et si nous n'avons été créés que longtemps après, c'est qu'il nous a créés sans nul besoin. Il a fait pour nous le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui existe. Ne sont-ce point là , dites-moi, des preuves de sa bonté? Certes, on pourrait s'étendre longuement sur ce sujet, mais pour nous resserrer, citons seulement ces paroles : « Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les gens de bien, il envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes ». (Matth. V, 35.) N'est-ce point là de la bonté? — Non, me dira-t-on. Et en effet je me rappelle qu'un jour je demandais à un marcionite si ce n'était point là de la bonté, et qu'il me répondit : S'il ne nous demande pas compte de nos péchés, il est bon, mais il ne l'est pas, s'il nous en demande compte. Cet hérétique n'est pas ici, mais je vais rapporter ce que j'ai dit alors, et j'en dirai plus encore : car j'ai plus de raisons qu'il n'en faut pour montrer qu'il ne serait pas bon, s'il ne nous demandait pas compte de nos fautes, et que, par cela même qu'il en demande compte, il est bon. Dites-moi. je vous prie, s'il ne nous demandait pas compte de nos péchés, est-ce que notre vie serait encore une vie humaine ? Ne descendrions-nous pas au. rang des bêtes ? En effet, lorsque, en dépit de la crainte toujours présente d'avoir à rendre nos comptes et d'être jugé au dernier jour, nous l'emportons sur les monstres marins, en nous dévorant les uns les autres, sur les lions et les loups en nous ravissant les biens les uns des autres; que serait-ce donc si Dieu n'exigeait plus de nous aucun compte, et que nous en fussions persuadés? De quelle confusion, de quel trouble notre vie ne serait-elle pas pleine? Que serait ce fameux labyrinthe dont parle la fable, en comparaison du désordre qui règnerait dans le monde?

Ne verrions-nous pas mille iniquités, mille dérèglements ? Qui aurait encore du respect pour son père, des égards pour sa mère ? Est-il un seul plaisir, un seul vice dont on voudrît s'abstenir ? Je n'exagère pas, et j'essaierai de vous le prouver par l'exemple d'une seule maison.

Vous, qui mettez- en question cette vérité, vous avez des esclaves; eh bien, si je leur persuadais qu'ils peuvent secouer le joug, se porter aux derniers outrages sur le corps de leurs maîtres, emporter tous Nos biens avec eux, bouleverser tout de fond en comble, engager même une guerre servile, et cela sans que les maîtres emploient la menace ou le châtiment, sans qu'ils se vengent, sans qu'ils les affligent même en paroles, croyez-vous que ce serait de la bonté ? Moi je dis que ce serait une extrême cruauté, non-seulement parce que cette inopportune bonté exposerait la femme et les enfants du maître, mais encore parce que les esclaves eux-mêmes se perdraient avant de perdre les autres. Ils s'adonneraient au vin, ils seraient débauchés, impudiques, et plus déraisonnables que les bêtes. Est-ce faire preuve de bonté, dites-moi, que de fouler aux pieds, les nobles sentiments des âmes, que de les perdre eux et nous avec eux ? Voyez-vous maintenant que c'est être bon que de nous demander compte de nos péchés. Mais pourquoi parler des esclaves ? Un homme libre a des fils : qu'il leur permette de tout oser, sans les punir; dites-moi, ne deviendront-ils pas pires que les plus pervers ? Ainsi, lorsque parmi les hommes, punir c'est être bon, -ne pas punir c'est être cruel, n'en sera-t-il pas de même pour Dieu ? C'est donc parce qu'il est bon qu'il a préparé d'avance pour les coupables les peines de l'enfer.

Voulez-vous que je vous montre encore un autre effet de sa bonté ? Il est bon non-seulement parce qu'il tient prêt l'enfer, mais encore parce qu'il ne souffre pas que les gens de bien deviennent méchants. Si en effet tous les hommes obtenaient la même récompense, tous seraient méchants; mais il n'en est pas ainsi, et c'est une grande consolation pour ceux qui sont vertueux. Ecoutez en effet les paroles du prophète : « Le juste se réjouira quand il aura vu la vengeance, il lavera ses mains au sang du méchant ». (Ps. LVII, 10.) Ce n'est pas que le châtiment le fasse bondir de joie, non, . mais craignant de souffrir les mêmes peines, il corrigera sa conduite. Cela prouve donc encore une grande sollicitude pour nous. — Soit, dira-t-on, mais il suffisait de menacer, et il ne faudrait pas punir. — Lorsqu'il punit, tu prétends que ce ne. sont que des menaces, et tu t'en autorises pour être indifférent : s'il n'y avait en réalité que des menaces, ne deviendrais-tu pas plus tiède encore ? Les habitants de Ninive n'eussent point fait pénitence, s'ils avaient su que Dieu s'en tiendrait aux. menaces; mais comme ils firent pénitence, ils arrêterent le bras du Seigneur. Veux-tu donc qu'il n'y ait que des menaces ? Cela est en ton (451) pouvoir, fais des progrès dans la vertu, et la menace n'aura pas d'autre effet, mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu méprises les menaces, tu connaîtras la punition dont tu étais menacé. Si les hommes d'avant le déluge avaient redouté ce dont ils étaient menacés, ils n'auraient pas été châtiés. De même pour nous, si nous craignons les menaces, nous ne serons pas punis. Ah ! puissions-nous ne pas l'être, et que la bonté de Dieu fasse que, ramenés à plus de sagesse, nous obtenions les biens

ineffables du royaume éternel. Puissions-nous tous nous en montrer dignes par la grâce et le bienfait de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui partage avec le Père et le Saint-Esprit, la gloire, la puissance et l'honneur , maintenant et toujours , et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Traduit par M. B. A.